

Intranquille

JEUNESSE... 13 juin 24

# Rien que deux hommes

Ai-je changé ?

Combien de fois, planté devant ma glace, me suis-je posé cette question, cherchant à démêler autour de mes yeux le mince écheveau des rides naissantes. Depuis ma vingtième année, je suis poursuivi par cette peur stupide de vieillir. Vrai, je suis plus bête qu'un gigolo de dancing...

Mon miroir, lassé d'être interrogé, ne veut plus me répondre. Je ne me connais plus moi-même. Alors, j'opère par comparaison et quand je retrouve un ami d'avant-guerre, je l'observe, je cherche cruellement sur lui toutes les flétrissures du temps :

— Tiens, il grisonne... Hé ! hé ! Il prend du ventre... Comment, ses tempes se dégarnissent déjà ?

Puis, quand je l'ai quitté, je reporte mentalement sur moi des stigmates équivalents.

Oh ! j'opère légèrement, très légèrement même... Une petite marque ici, une marque là... On dirait le maquillage d'un jeune premier à qui l'on a imposé un rôle de barbon. Et pourtant, quand j'ai fini, je trouve invariablement que j'ai été trop sévère :

— Un tel, mais il est plus vieux que moi : il va avoir quarante ans... Chose ? Il est trop casanier, il ne se surveille pas...

Alors, je prends ma vaseline imaginaire et je me démaquille ; peu à peu, je redeviens moi-même ; puis, comme cela ne me suffit pas encore, je retourne à l'adolescence, comme si une fée de la Bibliothèque Rose avait passé par là.

Francis Carco, qui a un œil aigu de femme, surprend parfois ce regard persistant. Alors, me devinant peut-être, il me sourit — ce sourire compliqué où il y a de la moquerie et toujours un peu de peine — et il blague en argot :

— Ferme les « chasses », tu me fais peur...

Je le regarde quand même. A-t-il changé ?

Je nous revois, dans cette vieille salle du Lapin Agile où la fumée, les cris, les buveurs, les chansons étaient si serrés que cela faisait un tout, un singulier gâteau noirâtre et sentant le tabac qu'on aurait pu découper en tranches.

Carco chantait. Mime, pâle : un vrai Pierrot. Déjà, il avait son sourire d'aujourd'hui. Avec quelle verve canaille il les reprenait, ces savoureux refrains de Marseille, ces chansons de « cagole » qui sentent le Vieux Port. Et les romances sentimentales, dont il semblait se moquer tout en s'attendrissant... Que de succès !

Je me souviens d'une petite de là-haut — arpète ou modèle qui allait mal tourner — qui l'admiraït bouche bée et ne cessait de lui répéter :

— T'en as du talent !

Un jour, croyant l'épater, j'appris à cette Lily — ou bien à cette Rara — que Carco était poète. Elle me regarda, de toute sa candeur, et me répondit simplement :

— C'est dommage.

Pauvre gosse... Elle ne connaissait pas comme nous les nostalgiques, les merveilleux petits poèmes des *Chansons aigres-douces* et de *La Bohème de mon cœur*, ces vers qui, à vingt ans, classaient Carco au premier rang des poètes fantaisistes, aux côtés de P.-J. Toulet, comme lui inconnu et qui, comme lui, allait devenir célèbre.

A-t-il changé ?

Mais non, il n'a pas changé. Je n'ai qu'à prendre dans ma bibliothèque une mince plaquette : *Instants*, publiée il y a d'âge en treize ans ; Carco est là là tout entier. Changé ? Non. Il a grandi...

Je pensais à tout cela, je fouillais dans ces souvenirs, tandis que le train me portait dans cette délicieuse campagne de la vallée de Saône où tous les parcs ont des bouquets d'arbres, tous les sentiers des bouquets de fleurs.

Sur mes genoux, je venais de laisser tomber mon livre. L'âme s'en était comme épuisée. Roman, troublé par répand une odeur d'amours maladroites de péché sans pardon. Son titre : *Rien qu'une femme*. Le dernier livre de Carco, précisément.

Différentes critiques n'ont voulu voir dans Francis Carco qu'un « romancier d'apaches ». J'estime qu'ils se sont trompés. Ce qu'il est vraiment, c'est le poète des dévoyés. Une curiosité malsaine le pousse vers toutes les déchânces : la pitié l'y retient.

Comme hier *Verotchka*, comme précédemment *L'Homme traqué*, comme tous ses livres depuis *Jésus la Caille*, ce nouveau roman de Francis Carco pourrait prendre pour titre : *Le Goût du malheur*, et c'est peut-être ce tragique besoin qu'ont tous ses personnages de s'avilir, de se torturer, de se faire souffrir qui nous attache douloureusement à eux.

On lit avec une angoisse grandissante. On pénètre dans cette souffrance et l'on n'en veut plus sortir. Mariette nous attire, avec « son visage qui sentait la pluie et la poudre de riz ». On se pen-

che, troublé, sur ce dégradant amour que le vice pimente. On est ensorcelé.

Je reprends mon livre et le feuillette, au hasard. Tiens, voici la dédicace « A Henri Béraud. »

Il me plaît que Francis Carco ait inscrit ce nom d'ami en tête de son livre. C'est un hommage à un fier écrivain, c'est une offrande au plus loyal des camarades. Si j'avais, ces temps-ci, publié un roman, c'est également à Henri Béraud que je l'aurais dédié, pour lui manifester publiquement mon fraternel attachement.

Henri Béraud, durant ces derniers mois, a été en butte à la plus perfide des campagnes ; je ne parle naturellement pas des critiques qu'il accepte sans reculer, comme nous les acceptons tous, mais d'une succession d'attaques éperdues auxquelles il eut la naïveté de répondre au plein jour, comme le drapeau le plus noble qu'il est, et pour lequel il se battait sans cesse de gentils volontaires, sans que jamais il ne se lassât de leur donner le bon exemple de sa bravoure.

ROMANES CORCELLES